

## BOIS D'AUTOMNE

Je viens te dire adieu, bois mordoré d'automne,  
Avant que l'aiglon ait jeté ta couronne  
Sur le gazon jauni.

Je viens me reposer un instant sur tes mousses,  
Et retremper mon âme aux émotions douces  
De ton calme béni.

Les beaux jours sont passés. Il fait froid dans la plaine ;  
Les brises ont perdu leur amoureuse haleine  
Et leurs baisers charmants.

Mais pour toi les autans ont de douces caresses,  
Et leur souffle hardi joue encor dans tes tresses  
Comme des doigts d'amants.

Les fleurs ont disparu de tes sentes ombreuses ;  
Et l'infime grillon, en des notes pleureuses,  
Dit sa chanson tout bas.

Les lierres desséchés s'affaissent sur les chênes  
Et les hêtres touffus laissent tomber les fênes  
Qui pendent à leurs bras.

Tes oiseaux ont cessé leurs gazouillants murmures,  
Et ne sautillent plus sur tes vertes ramures...  
Ou donc sont-ils allés ?

Ont-ils fui pour toujours tes inconstants ombrages ?...  
Ou, pour trouver ailleurs des cieux exempts d'orages,  
Se sont-ils exilés ?

Que de nids pleins d'amour, où dormaient les mésanges,  
Ont perdu sous le gel le duvet de leurs langes,  
Et leurs joyeux concerts !

Encore quelques jours, et leurs mousses soyeuses,  
Pauvres fils de la Vierge, arrachés aux yeuses,  
Se joueront dans les airs.

Nos cœurs ne sont-ils pas dans la première ivresse,  
Des nids de duvet blanc que le printemps caresse  
Du feu de ses rayons ?

Mais quand viennent les jours et que souffle la bise,  
Comme un nid trop chargé le cœur trop plein se brise,  
Perd ses illusions !

Que ton silence est grand ! que ta paix est profonde,  
O bois !... Tu dors bien loin de ce fracas du monde  
Qui tue avant le temps !

Quand l'automne est venu, ta feuille tombe morte,  
Mais une autre renaît de la sève qu'elle apporte  
Le soleil du printemps.

O feuilles qui demain joncherez, immobiles,  
Le sol glacé des bois ! que vous semblez tranquilles  
Sous le froid qui vous mord !

Nous aussi, comme vous, devons baiser la lame  
Qu'un destin trop cruel enfonce dans notre âme...  
Et sourire à la mort.

Tombez au gré des vents, pâles feuilles d'automne,  
Sur le coin de gazon que le bon Dieu vous donne !  
Allez où vont les fleurs !

Laissez nos bras meurtris continuer la joute,  
Et nos pieds tout sanglants se traîner sur la route  
Des regrets et des pleurs !

Extrait de "Ce qu'il a chanté".  
par le Dr Alfred MORISSET.

Ste-Hénédine, Dorchester.  
(1843-1896)

## Première feuille morte

Quelques feuilles au bout des branches sont jaunies.  
Les arbres ont encor de frêles harmonies  
Et, bercés par le vent qu'attédie le soleil,  
Ils rêvent d'un automne au lourd été pareil.  
Mais voici que Septembre, au détour de l'année,  
Vient dans la pourpre et l'or fixer leur destinée.  
Leur songe bienheureux ne l'entend pas venir.  
Ils continuent, entre leurs bras gris, de tenir  
De tout petits fragments d'azur, et les balacent,—  
Et même les oiseaux ne savent ce qu'ils pensent... .

Cette feuille qui choit, ne l'entendez-vous pas ?  
Comme un papillon large elle vole, là-bas,  
Emportant avec elle un peu du grand murmure  
Qui s'élève comme un cantique des ramures.  
C'est dans votre musique une note de moins ;  
C'est votre gloire, dont vous n'êtes pas témoins  
Tant votre tête semble impassible et sereine,  
Qui feuille à feuille, meurt sous l'insensible haleine... .

Albert LOZEAU.

## Dans les bois

Je voudrais, dans les bois que l'automne dépouille  
Et par les tout petits sentiers capricieux,  
En un jour où l'azur unit la terre aux cieux,  
Marcher sur le tapis d'or flexible et de rouille.

Je voudrais respirer la fleur que l'aube mouille,  
Dont le parfum se meurt, arôme précieux ;  
Une dernière fois, réjouir mes deux yeux  
Au flot clair de la source avant qu'elle se brouille.

Je voudrais m'en aller tout seul dans les forêts,  
Sous les arbres aux nids tristes d'adieux secrets,  
Dont les feuilles toujours tombent comme des larmes ;  
Et là, jusqu'au délire et l'extase, goûter  
Dans la paix murmurante et profonde, les charmes  
De la mort magique de l'été... .

Albert LOZEAU.

## Les arbres d'octobre

Au soleil, le matin, les arbres sont en or ;  
Octobre leur a fait des feuilles précieuses  
Qui tremblent à la brise et, toujours anxieuses,  
 Craignent le vent d'automne en qui passe la mort.

C'est l'immobilité maintenant qu'elles aiment,  
Ou, venant à l'entour des branches voltiger,  
Le souffle inoffensif qui les frôle, léger,  
Et fait luire les tons jaunes qui les parsèment.

Combien choiront avec le doux soir automnal !  
Toujours sur le trottoir il en neige quelqu'une.  
Ce doit être, là-haut, une angoisse à chacune  
Quand la petite sœur quitte l'arbre natal... .

Mais l'orage viendra les pacifier toutes !  
Un grand coup de vent dur tordra l'arbre soudain,  
Et comme des oiseaux qu'on chasse du jardin,  
Les feuilles partiront en l'air, tombant aux routes,

Et les seuils en seront dorés jusqu'au matin.

Albert LOZEAU.